

## SECRET D'ATELIER DÉVOILÉ



*Mlle Ingénuë.* — Bonjour, M. Palette. Dites-moi donc quel est votre secret pour faire des tableaux comme cela.

*M. Palette (artiste-peintre).* — C'est la chose la plus simple du monde. Il suffit de savoir prendre la couleur qu'il faut et de l'appliquer à la bonne place.

*Mlle Ingénuë.* — Vraiment ! Rien que cela ? Merci ; j'essaierai.

## CAUSERIE

C'était le dernier char urbain, la nuit était froide, pluvieuse ; j'étais le seul voyageur que les chevaux emmenaient à toute vitesse du côté de l'écurie.

Le conducteur, certain de ne raccoler aucun passant vint philosophiquement s'asseoir dans le coin en face de moi.

— Les petits chars c'est pas comme les hommes, dis-je à mon vis-à-vis ; ils travaillent plus vite à la fin de leur journée qu'au commencement.

Le fonctionnaire de la compagnie me regarda sans haine, comme sans étonnement, puis me dit :

— Vous êtes journaliste, vous.

— A quoi voyez vous cela ?

— D'abord parce que vous blaguez tout, sans rien connaître...

— Merci !

— Et puis, parce que vous voyagez toujours avec un tas de journaux sous le bras, dans vos poches et dans vos mains ; même qu'un voyageur disait l'autre jour, en vous montrant, qu'il y avait deux sortes de journalistes : ceux qui écrivaient avec des plumes et ceux qui écrivaient avec des ciseaux.

Je rougis légèrement ; l'homme m'amusait et comme il paraissait avoir la langue bien déliée, l'esprit alerte et l'envie de parler, je le laissai aller.

— Tenez, reprit-il, vous autres journalistes, quand vous ne savez plus quoi dire, vous tombez sur la compagnie, son service, ses employés ; vous ne savez faire que ça, mais convenez que s'il faut juger de la puissance de la presse par le succès que vous avez obtenu jusqu'à ce jour, vous n'êtes pas une puissance de premier ordre.

Décidément, ce conducteur aimait peu les journaux.

— Vous êtes toujours, continua-t-il, à parler du public, à prendre les intérêts du public, tout cela parce que le public vous donne ses sous tous les soirs. Oh ! parlons-en du public des chars urbains ; le connaissez-vous ? Non, bien, je puis vous en parler en connaissance de cause, voilà vingt ans que je l'observe, et les petits chars ça vous permet de percer les gens à jour, encore mieux que le vin et les cartes.

— Tenez, commençons par les voyageuses :

— Il y en a qui sont bien amusantes à observer. A voir le dédain avec lequel elles nous font signe d'arrêter et la nonchalance avec laquelle elles montent, on les prendrait pour des duchesses montant dans leur équipage. Ces dédaigneuses sont

généralement couvertes de belles toilettes, mais quelle déception si, pour payer, elles sont obligées de prendre leur bourse dans leur jupe de dessous ! Poseuses !

— Ce sont pourtant les moins ennuyeuses parmi les poseuses. Celles que je redoute le plus sont celles qui se tiennent immobiles le long du trottoir, comme une statue grecque, et vous font une légère inclination de tête quand vous passez devant elles. En temps de boue, leurs maris remplissent les journaux de leurs plaintes, et vous autres journalistes qui parlez toujours sans rien connaître, vous nous arrangez de la belle façon simplement parce que le cocher a manqué la passerelle.

— Et polies ! elles ont franchement mauvaise grâce à se plaindre de nous. J'en ai vues sèches, raides, dédaigneuses prendre la place qu'un voyageur leur offre, sans même le regarder ; un homme qui monte dans nos voitures n'a ni le droit d'être fatigué, ni celui d'avoir des rhumatismes, à moins qu'il ne veuille passer pour un malappris.

— Ce qui m'amuse toujours, c'est de voir une femme debout, alors qu'il y en a qui occupent au moins deux places ; je ne me sers du fameux "serrez les rangs" qu'au moment où les yeux de la dame pendue après la courroie lancent des éclairs.

— Et orgueilleuses ! quand je vois une de mes voyageuses devenir soudainement en bois et regarder sans bouger toujours du même côté, je suis sûr qu'une de ses amies moins bien habillée et moins riche qu'elle vient de monter ; non, vrai, je suis à la comédie jusqu'à ce que l'une d'elles descende.

— Vous parlerai-je des maladroites, qui ne savent pas se servir de leurs mains gantées et qui mettant leur cinq cents à côté de la boîte nous forcent à gratter le plancher avec nos doigts ? ou des enfants qui montent sur les coussins ou nous donnent des coups dans le gras des jambes, avec leur jolis petits pétons ? j'en aurai trop long à vous dire.

— Mais vous ne vous plaignez que de vos voyageuses, dis-je, dès que je pus placer un mot, vos voyageurs sont donc parfaits ?

— D'abord, jeune homme, je ne me plains pas de mes voyageurs, je critique certaines voyageuses. Si vous racontez ce que je vous dis, et cela ne m'étonnerait pas, n'oubliez pas de dire que les poseuses sont en très petit nombre, ce qui est bien différent. Quant aux voyageurs, il y en a qui sont tout autant, sinon plus, désagréables que la plus désagréable des voyageuses. Je leur pardonne également d'autant plus qu'ils m'amusement plus que les autres.

— C'est un vrai régal pour moi de voir la figure de mes voyageurs, lorsque les banquettes sont pleines et qu'une dame monte. Ils se regardent, ils se comptent, ils se renuent, mais ils ne bou-

## LA BONNE MÉNAGÈRE



*La maîtresse.* — Julie, qu'avez-vous fait du piège ?

*Julie.* — Je l'ai jeté, madame ; ça attirait trop les rats ; il y en avait toujours quelqu'un dedans.

## SI ÇA S'EST JAMAIS VU !



*Le vieux Farou qui n'a pas eu la rille depuis dix ans.* — Ce doit être un échappé de la Longue-Pointe. Il a mis ses manchettes aux pieds !

gent pas ; ce n'est que lorsque le char remarque que l'un d'eux plus poli, ou plus timide que les autres, se lève et offre son siège. J'en ai entendu une bien bonne une fois. Les sièges étaient tous occupés, entre une bonne dame au chef déjà grisonnant, personne ne bouge ; au bout d'une minute ou deux elle toucha délicatement l'épaule de la victime qu'elle avait choisie et lui dit gracieusement : "Je vous en prie, ne vous dérangez pas, je resterai debout, j'aurai peur de vous importuner." Le bonhomme descendit au coin suivant, mais je fus le seul à rire dans toute la voiture.

— Quand, occupé, une voyageuse monte sans que j'aie pu la voir, je n'ai pas besoin de la regarder pour savoir si elle est jolie. Le voyageur qui est devant moi me le dit : il la regarde au point d'en oublier de me donner son cinq cents ou, si elle est très jolie, de prendre sa monnaie. Tous les nez sortent des journaux, et quand la jolie voyageuse descend les mêmes nez se dirigent vers le trottoir qu'elle suit.

Et bavards et médisants ! ces bons messieurs ; ce qu'ils se bêhent les uns les autres ; presque autant que des journalistes.

— Si je connais des anecdotes ! je vous crois, mais ce sera pour un autre jour, nous arrivons dans deux minutes. Cependant je vous conterai la dernière ; elle est toute fraîche de cette après-midi.

— Je conduis souvent une bonne grosse maman accompagnée d'un monsieur. Ce qui m'avait frappé, c'était l'insistance que mettait ce monsieur à rester debout devant la grosse dame quand il offrait son siège à quelqu'un. Il était souvent gênant, mais ne voulait jamais démarrer, malgré mes demandes répétées. Enfin, ce qui m'intriguait au delà de tout, c'est que de temps à autre la vieille dame poussait un cri étouffé, alors que la figure du passager debout s'illuminait d'une douce joie.

Aujourd'hui, pour la première fois, mon homme monta tout seul, et resta sur la plate-forme, quoi que le char fût vide. Je lui demandai l'explication de sa conduite lorsqu'il accompagnait ma voyageuse.

— Camarade, me dit-il, lorsque vous aurez comme moi dix ans de mariage, vous comprendrez tout le bonheur qu'on éprouve à piétiner le cor de sa belle-mère.

Et sur ce mot horrible nous nous séparâmes.

LEMASQUE.